

L'amour, dont mon cœur s'est tout à coup rempli, a fait renaître dans mon esprit l'espoir et la confiance. Depuis lors, je le sens, je vous aime et, j'en ai la certitude, je vous aimerai toujours.

— Une autre que moi, monsieur, vous dirait sans doute que l'épreuve a été courte et que rien ne prouve que votre cœur ne changera pas. Mais j'aime mieux vous croire, parce que mon esprit, jusqu'ici aussi enclin que le vôtre à douter, partage votre confiance. J'ai foi en vos sentiments, en leur constance, comme je crois que vous pouvez avoir foi dans la durée des miens. Je n'ai aimé qu'une fois et qu'un instant dans ma vie ; celui que j'aimais était indigne de moi, et depuis lors j'ai porté aux hommes une haine impitoyable. Vous m'avez vaincue, vous m'avez désarmée ; et j'ai aussi la certitude que le sentiment qui vient d'entrer dans mon âme n'en sortira plus.

Que ceux qui sont amoureux ou qui l'ont été conjuguent la suite du verbe *aimer* et imaginent la fin du dialogue. Le grand mot prononcé, l'entretien de Paul et d'Ernestine ressemblait à celui de tous les amoureux. Les paroles ne sont rien, en de tels moments ; les sentiments, et jusqu'à l'accent, sont tout. On retient à jamais la façon dont on a dit le plus simple mot. Le salon où a eu lieu la scène reste gravé dans l'imagination avec une apparence et comme une expression qu'on ne lui reverra plus jamais. On ne reconnaît pas, à travers l'émotion, l'endroit le plus familier, tant il est illuminé et transfiguré.

Paul et Ernestine causèrent longuement, tendrement. Léon et Lucile, de leur côté, avaient fait bien du chemin. Le piano était muet depuis longtemps, mais la romance allait son train ; seulement ils avaient supprimé la musique, pour ne pas ralentir la marche de l'action. Léon avait enfin trouvé un brave cœur qui le comprit, et il ne tarissait plus en confidences. La jeune fille, réjouie, confuse de l'amour qu'elle inspirait, du bonheur qu'elle voyait rayonner sur la figure de Léon, écoutait, répandant la sympathie sur les déboires passés de l'infortuné garçon.

De temps à autre pendant la soirée, madame Durand avait jeté un coup d'œil vers le fond du salon, et s'était bien vite aperçue que tout allait au gré de ses désirs. Lorsqu'arriva la fin du *whist* et le moment de régler la question toujours épineuse des gains et des pertes, elle vint trouver les amoureux :

— Les deux mariages se feront le même jour, n'est-ce pas ? dit-elle. Cette gloire me manque ; il y a bien des contrats qui portent ma signature et auxquels j'ai plus contribué que le notaire qui les a